

Imaginons un truc simple...

p.3	Contacts
p.4	Résumé
p.5	Contenu
p.7	Intentions
p.10	Réalité fictive
p.11	Mise en scène
p.14	Musique
p.15	Distribution
p.16	Brève présentation de SNAUT
p.17	Biographies
p.21	Revue de presse

Dans un futur plus ou moins proche (ou un passé démesurément lointain) considérant l'incapacité des collectivités humaines à réguler leur impact sur les écosystèmes et la menace d'une imminente saturation écologique et démographique, une solution aussi tortueuse que radicale est imaginée pour sauver la vie humaine à la surface de la Terre...

Compagnie SNAUT
Rue Beau-Séjour 24
1003 Lausanne

Direction artistique
Joël Maillard
+41 76 420 59 03
rien@snaut.ch

Production
Jeanne Quattropani
+41 79 522 42 86
promotion@snaut.ch

Diffusion
Infilignes - Delphine Prouteau
+33 672 847 086
delphine.prouteau@hotmail.fr

Direction technique
Dominique Dardant
+41 78 623 16 60
d.dardant@bluewin.ch

WWW.SNAUT.CH

RÉSUMÉ

« Il y a quelque temps, j'ai découvert dans une cave un carton rempli d'un chaos de documents divers qui constituent, si j'ai bien compris, les fondements d'une proposition ambivalente de "nouveau départ", prévoyant l'extinction de la majeure partie de l'humanité devenue stérile, et la survie dans le cosmos de quelques poignées d'individus qui tiendraient des journaux intimes en écoutant de la musique qui calme.

Malgré les (ou peut-être à cause des) nombreuses incohérences et invraisemblances qu'ils contiennent (sans parler de l'absence de hiérarchie qui caractérise leur organisation) ces documents seront la matière première de Quitter la Terre, qui se situe quelque part entre un Pecha Kucha¹ qui s'éterniserait, la visite d'un atelier protégé et un congrès de futurologie dilettante.

Science-fiction du dimanche après-midi, Quitter la Terre est néanmoins ancré dans une inquiétude assez sérieuse quant au futur de la vie humaine sur cette planète (confiée à des gens qui naîtront bientôt avec une perche à selfie à la main). »

Joël Maillard, février 2016



¹ Le Pecha Kucha (du japonais ペチャクチャ) est un format de présentation orale associée à la projection de 20 diapositives se succédant toutes les 20 secondes (la présentation dure 6 minutes et 40 secondes au total). Cette contrainte impose à l'orateur de l'éloquence et un sens de la narration, du rythme, de la concision, mais aussi de l'expression graphique.

CONTENU

BASES DE L'AMBIVALENT PROJET DE "NOUVEAU DÉPART" TROUVÉ DANS LE CARTON DÉCOUVERT DANS UNE CAVE

Après examen des documents trouvés dans le carton, voici la chronologie du projet telle que nous avons pu la reconstituer.

1. À son insu, une infime partie (50'000 individus) de l'humanité est sélectionnée selon des critères stricts, séquestrée, puis envoyées dans le cosmos, dans une centaine de stations spatiales entièrement automatisées, en orbite géostationnaire à quelques centaines de milliers de kilomètres de la Terre.
2. Juste après les décollages, tous les humains restés sur Terre sont empêchés de procréer, par un procédé "non-violent" à définir (chimiquement indécélable ou psychologiquement subliminal, par exemple). Seule consolation pour les individus de cette population vieillissante et stérile : ils n'ont plus à se préoccuper du futur vu qu'après eux, pensent-ils, il n'y aura plus rien.
3. Pendant ce temps, en orbite, les individus qu'on appellera des "stationnaires" s'accommodent tant bien que mal de leur nouvelle vie. Leurs principales activités sont la reproduction et l'éducation des enfants.
En plus de la parole, il y a à bord un unique support culturel : des quantités astronomiques de carnets vierges et de crayons, qui permettront, notamment, de rédiger "l'Encyclopédie de tout ce dont on croit se souvenir".
4. Tous les 25 ans, 2 stations sont arrimées l'une à l'autre et les populations se mélangent.
5. Moins d'un siècle après le début de l'opération, la Terre est libérée de toute présence humaine. La nature reprend ses droits, l'écosystème planétaire se régénère.
6. Au bout de quelques siècles : retour sur Terre. La dernière génération de stationnaires y fonde une nouvelle humanité, post-technologique.

La pièce prend fin quand tout recommence, quand les "extra-terrestres humains" sortent des stations et découvrent la Terre.

Joël

Il y avait un silence inconnu, entrecoupé de sons inconnus.

Joëlle

Était-ce le chant des fameux *oiseaux*, dont la légende s'était perpétuée de génération en génération ?

Joël

C'est pour en avoir le cœur net que les premiers se laissèrent glisser le long de la trappe, auparavant inatteignable et insoupçonnable.

Joëlle

Image : premiers explorateurs, humains extra-terrestres, ou néo-terriens, ou post-astronautes, ébahis. Par la Terre, sa lumière, son air.

Joël

"Humanité bis", sociale et cultivée, sachant cohabiter dans un espace fini (sinon elle aurait péri), au top de sa résistance physique (cf sélection naturelle), capable d'écrire de la poésie, ne devant son existence qu'à un délire monstrueux de technologie et d'automatisme, mais dont les connaissances techniques ne sont guère plus développées que celles des chimpanzés.



POURQUOI PARLER DE ÇA ? (INTENTIONS)

Je vois un double mouvement contradictoire dans cette pièce : elle nous détache du réel par ce que la fiction a d'irréaliste, voire de grotesque, mais elle nous y ancre par l'actualité de ses prémisses.

Face au danger les humains parfois s'unissent. Les animosités entre les états tombent momentanément lorsque se déclare un ennemi commun. Ces alliances, malgré ce qu'elles comportent d'hypocrisie, véhiculent un espoir fou : l'humanité toute entière serait peut-être capable de s'unir pour faire front contre un ennemi global non-humain - des méchants aliens, le péril climatique, ou encore une explosion démographique du côté des moustiques.

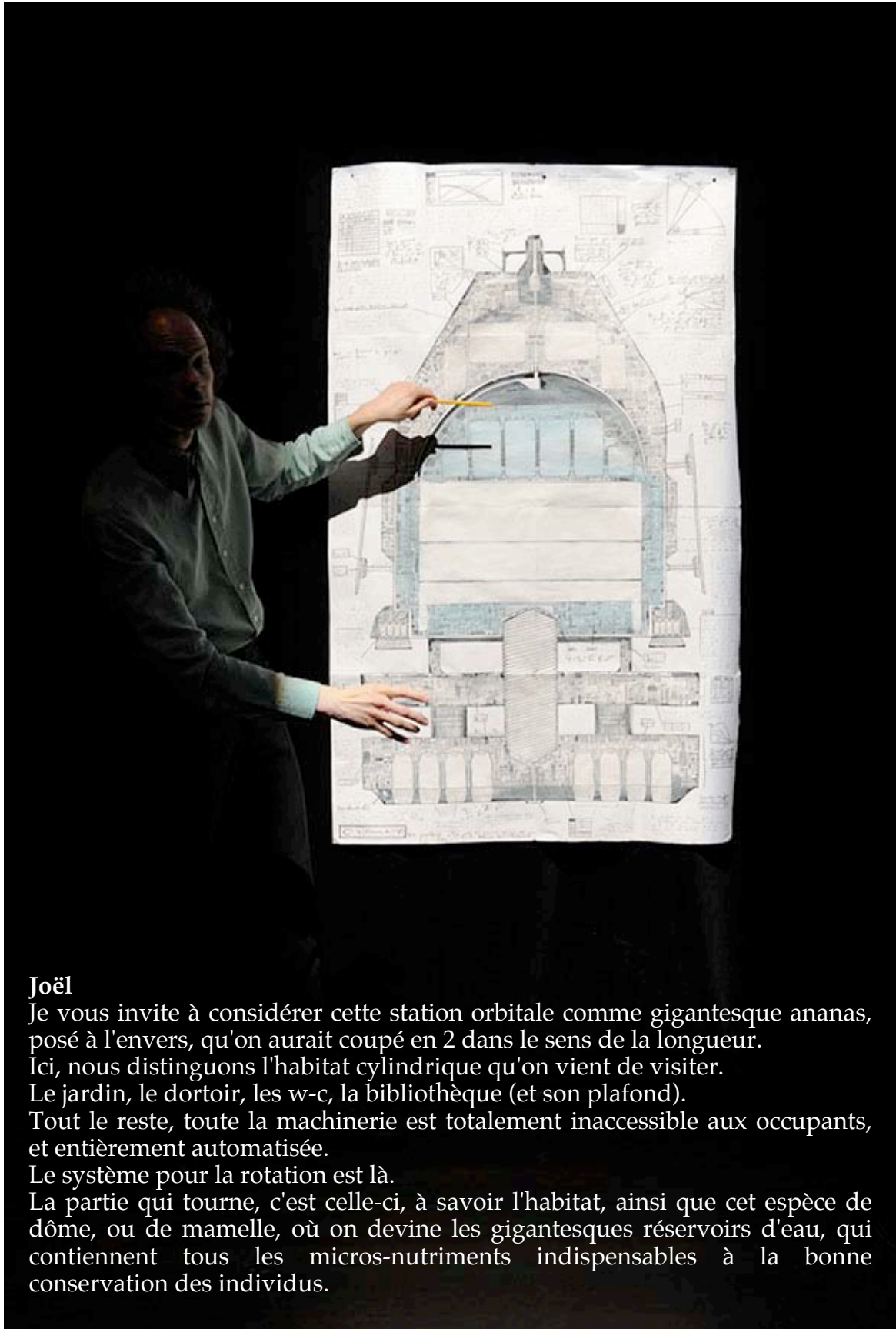
Entre deux exploits djihadistes, nous nous inquiétons des désastres écologiques en cours. L'équation est simple et connue : la planète souffre de nos excès, nous lui demandons plus que ce qu'elle peut fournir. C'est donc qu'il faut lui demander moins. Or ce n'est pas tout-à-fait ce que nous faisons.

Je crois que, au fond de nous-mêmes, nous n'y croyons pas. Nous refusons de croire qu'elle est pour nous, pour notre génération, la contrainte. La grosse contrainte sur la consommation et le confort, le moment où le danger ne sera plus *imminent*, mais *là*. Le moment où on ne pourra plus réciter en boucle le mantra "c'est déjà trop tard", comme pour lui faire perdre un peu de sa virulence, parce que *sera* trop tard. Trop tard pour commencer à réduire en douceur notre consommation, parce que ce ne sera plus le temps de la douceur, mais celui de la frugalité imposée par un "état d'urgence écologique".

J'espère aller trop loin. Cependant j'ai de la peine à comprendre comment l'humanité pourrait s'en sortir (ne pas s'effondrer) sans une démarche de décroissance énergétique, qui devra forcément *aussi* passer par la consommation. Ou alors si ce n'est pas la consommation, c'est la démographie qu'il faudra contrôler (mais c'est assez mal vu, le contrôle de la natalité).

Aujourd'hui nous en sommes toujours au stade des grandes déclarations d'intentions, appels aux bonnes volontés individuelles, mirages du capitalisme vert, accords non-contraignants et greenwashing en tous genres.

Peut-être que, consultant les archives de la compagnie, quelqu'un lira ces lignes en 2117. J'espère que cette personne me considérera comme un artiste un peu à côté de la plaque, porteur d'une œuvre dont la pertinence n'aura été qu'apotropaïque.



Joël

Je vous invite à considérer cette station orbitale comme gigantesque ananas, posé à l'envers, qu'on aurait coupé en 2 dans le sens de la longueur.

Ici, nous distinguons l'habitat cylindrique qu'on vient de visiter.

Le jardin, le dortoir, les w-c, la bibliothèque (et son plafond).

Tout le reste, toute la machinerie est totalement inaccessible aux occupants, et entièrement automatisée.

Le système pour la rotation est là.

La partie qui tourne, c'est celle-ci, à savoir l'habitat, ainsi que cet espèce de dôme, ou de mamelle, où on devine les gigantesques réservoirs d'eau, qui contiennent tous les micros-nutriments indispensables à la bonne conservation des individus.

PRÉCAUTION

À l'attention de notre chercheur de 2117 (qui désormais lit par-dessus votre épaule), peut-être me faut-il préciser (on n'est jamais trop prudent) que je ne crois pas à la probabilité historique de cette proposition de "nouveau départ", ni en son bien-fondé en tant que solution.

Utiliser certains codes de la science-fiction est une manière d'évoquer la situation présente par le biais de l'excès, de la déformation et de l'humour (on est parfois à la limite de l'incongruité et j'entends bien jouer avec cette limite).

Je m'affranchis donc du réalisme et de la plausibilité pour proposer une sorte d'expérience de pensée :

SOLIDARITÉ CONTRAINTE – HORIZON POST MORTEM (ou l'apprentissage de la cohabitation dans, et avec, un système fini)

Si l'absence de perspectives d'avenir hors des stations marque les premières générations de stationnaires, s'il n'y a rien d'autre à espérer pour eux que cette vie en espace clos, l'enjeu pour l'humanité future devrait être de nature à calmer les esprits et relativiser les animosités. Les stationnaires ont à l'esprit la dernière génération (10e, 20e, 50e ? On ne le saura pas), ceux qui descendront sur Terre.

Et ils comprennent bien que tout doit être entrepris pour que ceux-ci soient le plus sains d'esprit possible au moment de découvrir la planète d'origines de leurs ancêtres. Il s'agit donc de se penser enfermés jusqu'à la mort, tout en ayant la haute responsabilité de maintenir tant que faire se peut l'harmonie collective et la transmission du savoir.

Penser que l'on agit non pas pour soi mais *vraiment* pour les générations futures. C'est sur ce pari, certes un peu risqué (voire tout-à-fait insensé) que reposerait la mise en œuvre de ce projet.

RÉALITÉ FICTIVE

Écrire pour les vivants d'aujourd'hui n'est pas simple. J'ai parfois l'impression pesante de m'adresser à une collectivité condamnée à brève échéance. Comme les musiciens du Titanic. Ou comme si je chantais un requiem pour les derniers pandas (note pour le chercheur de 2117 : ça ressemblait à des petits ours, à poils noirs et blancs).

Enfin, je dis ça, mais ce n'est pas moi qui ai imaginé tout ce projet. Je l'ai trouvé dans une cave...

Joëlle

Joël, vous êtes bénévole à Emmaüs, et vous participez à des enlèvements à domicile.

Joël

Oui, alors attention : les enlèvements à domicile, c'est pas quand on va au domicile de quelqu'un pour l'enlever et réclamer une rançon à la police, c'est quand une personne souhaite léguer ses meubles, par exemple, ou ses objets, à la communauté d'Emmaüs. On va à son domicile, on embarque ses biens et on les amène au dépôt. Et un jour j'étais dans ce dépôt, qui était donc une grande cave, je farfouillais un peu parce que j'avais pas grand-chose à faire (c'est parfois le lot de la vie associative), je testais les fauteuils, je regardais les chemises, et à un moment donné j'ai ouvert une grande armoire à glace, et je suis tombé dessus.

Joëlle

Et vous l'avez ouvert...

Joël

Oui, et j'ai tout de suite senti qu'il y avait du potentiel.

Voilà, tout est dit, Joël et Joëlle ne font que relayer... Ils sont les présentateurs du projet de quelqu'un d'autre.

Finalement, les intentions de celui, ou celle, qui a rempli et abandonné le carton quant à la finalité de son projet laissent planer certains doutes. Notamment cette question fondamentale qui devra demeurer le plus irrésolue possible : s'agissait-il de réaliser une œuvre de fiction, ou de proposer sincèrement un projet de sauvetage de l'humanité ?

Il m'importe au fond assez peu que le "mensonge du carton" soit crédible aux yeux du public, l'ambiguïté me semble plus féconde.

MISE EN SCÈNE

DISPOSITIF

2 acteurs.

Une table.

Un boîtier de commande qui permet notamment d'activer la projection de titres.

Un petit écran

Un micro sur son pied.

Un rétro-projecteur.

Une boîte à outil qui est en fait un synthétiseur.

Un tulle où seront projetées des images.

Une surprise à la fin.

Et bien sûr un carton, avec des documents dedans, notamment ceux-ci, qui en sortiront pour être présentés :

Une cassette audio qu'on ne pourra pas écouter.

Des bobines Super 8 qu'on ne pourra pas projeter.

Le brouillon d'une lettre adressée "aux plus hautes instances du gouvernement mondial".

Une feuille de route et des détails de mise en œuvre, également restés à l'état de brouillon.

Beaucoup de carnets noirs avec des témoignages dedans.

Un plan de la station.

À première vue, la scène ne figure pas un autre espace qui ne serait pas la scène, elle est simplement aménagée pour accueillir *une présentation de projet*.

Le cadre fictionnel de notre présentation est un *colloque consacré au dilettantisme*, où la présentation approximative de projets inaboutis et inexécutables semble être la bienvenue.

ESTHÉTIQUE

Elle est simple et économe. Jusqu'à ce que Joëlle "entre" dans le compartiment dortoir de la station orbitale...

Dès lors, la mise en scène oscille entre des scènes plus immersives et une présentation qui continue de sembler plus ou moins bricolée.



Christian Bovey a réalisé des esquisses, dessins, plans, modélisation 3D et maquettes, repoussant loin au-delà du raisonnable ses limites en logistique aérospatiale.

Des élèves de Christian ont dessiné "à la place des stationnaires" des scènes de la vie à bord des stations, au crayon dans les carnets.

Des amis ont tenté, dans ces mêmes carnets, de cartographier la Terre de mémoire.

Daniel Cousido a transposé tous ces dessins en vidéos.

Louis Jucker et Skander Mensi ont conçu et construit de toutes pièces (ou presque) l'instrument qui permet de générer la musique diffusée en orbite. Louis a composé cette musique, nous a transmis le mode d'emploi de l'instrument, ainsi que des sortes de partitions, que nous avons tenté de décoder, et que nous interprétons sur scène.

JEU

Les deux présentateurs vont progressivement se faire happer dans la fiction induite par le projet. Une grande partie de ce qui est présenté ne provient pas directement du carton, mais de ce qu'ils ont *extrapolé* à partir des documents.

Il y a 3 niveaux de jeu et de représentation (parfois entremêlés) :

1. L'ici et maintenant de la présentation du projet.
2. Le cosmos, où l'on essaie tant bien que mal de rester humains, de génération en génération.
3. La Terre, où les humains voient leur espèce s'éteindre, dans un mélange de désarroi et de laisser-aller.

Joëlle et Joël sont parfois dépassés par le projet et ses implications, et surtout très excités, car quelque part *ils ont envie d'y croire*.

Nous jouons donc à y croire, à nous prendre au sérieux, et à prendre au sérieux le projet, avec une sorte d'engagement naïf (et parfois aux frontières du clownesque) qui peut générer un certain humour en même temps que, peut-être, une certaine angoisse.



MUSIQUE (pour calmer les esprits)

La musique invite le spectateur à se projeter dans la station. En effet, la musique jouée sur scène, c'est la musique entendue par les stationnaires.

Elle a pour fonction d'apaiser le climat à bord des stations, lors d'événements particuliers.

Musique pour le premier réveil ; Musique pour la relaxation ; Musique pour calmer la douleur ; Musique pour la canalisation de la violence ; Musique pour les morts ; Chanson d'arrimage-mixage.

«La musique de cette pièce s'inspire des débuts de la musique synthétique, naturellement liés au film de science-fiction. Claviers analogiques, boîtes-à-rythmes lo-fi, filtres sonores évoquant les bruitages de cinéma (reverberation, echo, etc.). L'ambiance évoque le film d'anticipation de série B, les archives sonores de la conquête spatiale et le minimalisme kraut-rock, le tout mélangé au grain intimiste des demotapes art-brut façon Daniel Johnston. Beats répétitifs, grain poussiéreux de la bande magnétique, sonorités analogiques et buzz en tous genres font de cet objet un témoin de la sensibilité la plus secrète de son/sa créateur/trice. L'ensemble à l'air savant et naïf à la fois. Le grain de l'objet se situe entre une station radio de campagne de l'armée suisse et le gaffophone de Gaston Lagaffe, dans une esthétique sci-fi et art brut à la fois.»

Louis Jucker, concepteur et compositeur.



DISTRIBUTION

Texte et mise en scène : Joël Maillard

Conception et jeu : Joëlle Fontannaz, Joël Maillard

Avis sur tout : Tiphany Bovay-Klameth

Lumière : Dominique Dardant

Son : Jérémie Conne

Maquettes et dessins: Christian Bovey

Création vidéo : Daniel Cousido

Musique, instrument et mode d'emploi : Louis Jucker

Synthèse 12-bits : Skander Mensi (arc-en-ciel électronique)

Construction : Yves Besson

Conseils costumes : Tania D'Ambrogio

Photographies : Jeanne Quattropani, Alexandre Morel

Captation : Alexandre Morel

Production, administration, communication : Jeanne Quattropani

Diffusion : Infilignes - Delphine Prouteau

Durée : Environ 1H20

Accessible dès 12 ans

Remerciements

Tamara Bacci, Lucien Bridel, Michaël Egger, Filippo Filliger, Maude Lançon, Lucille et Sandra Romanelli, Victor Lenoble, Antoinette Rychner, Valerio Scamuffa, Dorothée Thébert Filliger

Soutiens : Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Loterie Romande, Corodis, Pour-cent culturel Migros, Pro Helvetia, Ernst Göhner Stiftung, Fondation Suisse des Artistes Interprètes, Fondation Jan Michalski, Fonds d'encouragement à l'emploi des intermittents genevois (FEEIG).

Coproduction

Arsenic, Centre d'art scénique contemporain, Lausanne
Fédération d'Associations de Théâtre Populaire (FATP)

SNAUT

La compagnie, active dès 2012, s'appelle SNAUT en souvenir d'un personnage de roman, *Solaris*, de Stanislas Lem. Dans une station orbitale (déjà), le physicien Snaut fait face, comme il peut, à l'inconcevable.

Placer le spectateur *dans* la pièce plutôt que *face à* la pièce a été ma principale obsession durant 4 ans.

J'ai cherché dans mes 3 premiers travaux (*Rien voir, Ne plus rien dire, Pas grand-chose plutôt que rien*) des situations d'immersion du spectateur dans des dispositifs scéniques.

Quitter la Terre m'a ouvert à une nouvelle démarche, plus conventionnelle dans sa forme (le rapport scène-salle frontal), mais aussi, il faut bien le dire, plus simple à diffuser.

La disparition (de l'individu, de l'humanité, de l'envie d'appartenir à l'humanité) est très présente dans les travaux de SNAUT, mais qui sait, peut-être que ça va passer.

En tant qu'individu, je me sens mal adapté au contexte historique actuel, dominé par l'idéologie de la réussite et de l'accumulation de richesses. C'est ce malaise, guère original, qui me pousse à écrire.

Je cherche à mettre en jeu des subjectivités (la mienne, celle de mes personnages, qui parfois se confondent) et l'Histoire présente. Enfin, ce que j'en sais...

Mon écriture est, en quelque sorte, une écriture de bistrot. Je suis toujours dépassé par les sujets traités, n'étant spécialiste de rien.

Par ailleurs, j'essaie de me rendre intéressant en abordant naïvement des domaines que je maîtrise peu, voire pas du tout (le montage sonore, la photographie, la vidéo, la peinture à l'huile, la participation du public, et ici la science-fiction).

J'aime me dire que je professionnalise mon dilettantisme.

Enfin, le point le plus important, le plus difficile à mettre en œuvre, et le plus constant de ma démarche, c'est l'humour. Je fais des spectacles "avec blagues".

Car je crois au pouvoir libérateur du rire.

Ou, du moins, à son absolue nécessité.

Joël Maillard

Texte, mise en scène, conception, jeu

Né en 1978. Vit toujours.

Pratique d'abord le théâtre dans la troupe d'amateurs du village de Domdidier, dans la Broye fribourgeoise.

Se destine à une carrière de boulanger-pâtissier, métier qu'il apprend et pratique quelque temps, avant de changer d'idée.

Diplômé de la section d'art dramatique du Conservatoire de Lausanne en 2004.

Participe au parcours de la Compagnie Éponyme (2006-09), comme auteur et acteur.

Désireux de mettre en scène ses textes, fonde la compagnie SNAUT en 2010.

ÉCRITURE

En cours d'écriture : **IMPOSTURE POSTHUME** (*titre provisoire*)

2017 **LAST SHEET**, mise en scène d'Olivier Keller, Theater Marie, Aarau.

QUITTER LA TERRE, création SNAUT, Lausanne.

2016 **PERSONNE, BIENTÔT, CE SERAIT MOI** inclus dans la pièce **Appartimentum**, de Camille Mermet. La Chaux-de-Fonds.

LE DÉBUT DE L'ÉTERNITÉ, en collaboration avec Camille Mermet, Isabelle Meyer, Philippe Vuilleumier, Louis Jucker. La Chaux-de-Fonds, Lausanne.

2015 **DÉMOCRATIE**, inclus dans le spectacle **Après la peur**, mise en scène d'Armel Roussel. Montréal, Limoges, Bruxelles, Vanves.

PAS GRAND-CHOSE PLUTÔT QUE RIEN, création SNAUT, Lausanne, Genève.

2014 **CE QU'ON VA FAIRE**, mise en scène de Victor Lenoble et Olivier Veillon (IRMAR). Festival Actoral, Marseille.

2012 **NE PLUS RIEN DIRE**, création SNAUT. Lausanne, Genève, Sierre, La Chaux-de-Fonds, Paris.

RIEN VOIR, création SNAUT. Lausanne, Genève, La Chaux-de-Fonds

2009 Certaines séquences de **VOIR LES ANGES SI FURIEUX**, Cie Éponyme. Lausanne.

2008 **VICTORIA** (pour **Les Prétendants**, Collectif Iter), mise en scène de Guillaume Béguin. Lausanne, Sierre, Vevey.

2008 **EN CONTRADICTION TOTALE AVEC LES LOIS DU BLUES**, Cie Éponyme- Lausanne.

2006 **WINKELRIED**, Cie Éponyme, Lausanne, Vevey, Neuchâtel, Yverdon, Genève.

Publication :

Contribution à la revue **IF n°40** (septembre 2014)

NE PLUS RIEN DIRE est publié dans la revue **Archipel n°36** (décembre 2013)

MISE EN SCÈNE

CRÉATIONS DE SNAUT

Futur *IMPOSTURE POSTHUME (TITRE PROVISOIRE)*

2017 *QUITTER LA TERRE*

2015 *PAS GRAND-CHOSE PLUTÔT QUE RIEN*

2012 *NE PLUS RIEN DIRE*
LES MOTS DU TITRE
RIEN VOIR

Ainsi que

2016 *LE DÉBUT DE L'ÉTERNITÉ*, inspiré par *La petite fille aux allumettes*, d'Andersen. Invitation de la compagnie LEON, La Chaux-de-Fonds.

INTERPRÉTATION

En tant qu'acteur, collabore depuis 2004 avec les metteurs en scènes suivants :

Jean-François Peyret, Victor Lenoble & Mathieu Besset, Olivier Périat, Denis Maillefer, Guillaume Béguin, Jérôme Richer, Simone Audemars, Sylvianne Tille, Vincent Bonillo, Andrea Novicov, Gisèle Sallin, Oskar Gómez Mata, Julien Barroche.

Interprète les auteurs suivants :

Anne-Frédérique RoCHAT, Amos Oz, Antoinette Rychner, Magnus Dahlström, Jérôme Richer, Edouard Levé, Urs Widmer, Michel Layaz, Patrick Kermann, Jon Fosse, Joël Maillard, Agota Kristof, Martin Winckler, Bertolt Brecht, Rodrigo García, Molière, C-F Ramuz.

RÉSIDENCES ET BOURSES

2013 Séminaire en Avignon (Pro Helvetia, Théâtre Saint-Gervais, Festival d'Avignon).

2012 Résidence d'écriture au théâtre St-Gervais, Genève.

2012 Lauréat de **Textes-en-scènes 2012** (atelier d'écriture initié par la SSA, Pro Helvetia, le Pour-cent culturel Migros, et l'AdS), pour l'écriture de *Pas grand-chose plutôt que rien*. Dramaturge accompagnateur : Jean-Charles Massera.

2011 Watch & talk, far° festival des arts vivants, Nyon.

Joëlle Fontannaz

Conception et jeu

Joëlle Fontannaz (1981) suit les classes préparatoires de l'École Supérieure d'Art Dramatique à Genève (2003-2005), puis part à Bruxelles suivre la pédagogie Lecoq à l'école LASSAAD (2005- 2006). Diplômée, elle rentre à Lausanne, où elle travaille comme comédienne pour de nombreux metteurs en scène dont Sandro Palese, Sandro Amodio, Anne Bisang. Elle découvre une affinité pour les démarches expérimentales, qu'elle rencontre notamment auprès du metteur en scène Guillaume Béguin dans le Théâtre sauvage, créé au théâtre de Vidy (2015), et avec la metteuse en scène et chorégraphe Adina Secretan (Brutale Nature en 2013, Place en 2014, recréé en 2016 à l'Arsenic, puis en tournée (Genève, Bruxelles, Marseille).

Parallèlement à son travail de comédienne, elle crée Tuteur, première pièce chorégraphique dans le cadre des Quarts d'heure de Sévelin (2015). Elle poursuivra son travail personnel de création au sein de sa compagnie Fair Compagnie qu'elle fonde en 2016, avec un second projet Titan, réalisé dans le cadre du programme Extra Time du far° (2017).

En 2017 à l'Arsenic, elle partage la scène avec Joël Maillard dans Quitter la Terre, dernière création de l'auteur et metteur en scène lausannois. Pièce lauréate à la tournée de la FATP – Fédération d'Associations de Théâtre Populaire : 14 villes françaises accueilleront la pièce sur la saison 2017- 2018, ainsi que plusieurs villes en Suisse romande et le CCS à Paris. Déjà en 2012, elle joue Ne plus rien dire monologue écrit et mis en scène par Joël Maillard créé à Lausanne (2012) puis en tournée en Suisse romande (2014) et au CCS (2016). Simultanément, elle développe des futures collaborations, notamment avec l'auteur et le dramaturge Sébastien Grosset pour un texte polyphonique à deux voix, qui vise à être créé sur 2018-2019.

Christian Bovey

Maquettes et dessins

Né en 1978, Christian Bovey vit et travaille à Lausanne. Suite à des formations universitaires en histoire de l'art, cinéma et dramaturgie, il choisit de partager son temps entre l'enseignement des arts visuels et la réalisation de projets artistiques personnels ou collectifs, notamment dans les domaines du théâtre et de l'illustration. On retrouve dans son travail de création un intérêt récurrent pour la narration et la mise en espace. Que ce soit au travers du dessin, des maquettes ou des décors de théâtre, tous les moyens lui sont bons pour raconter des univers où l'architecture occupe une place importante. Récemment, il crée des scénographies pour Valentine Sergo (La fabuleuse histoire de Meyrin), Virginie Kaiser (Pourquoi je n'ai plus le droit de jouer dans les boules Ikea) et Christian Denisart (L'Arche part à 8 heures). En 2012, il collabore avec Joël Maillard pour la partie graphique de "Ne plus rien dire".

www.christianbovey.ch

Louis Jucker

Musique, instrument et mode d'emploi

1987, La Chaux-de-Fonds.

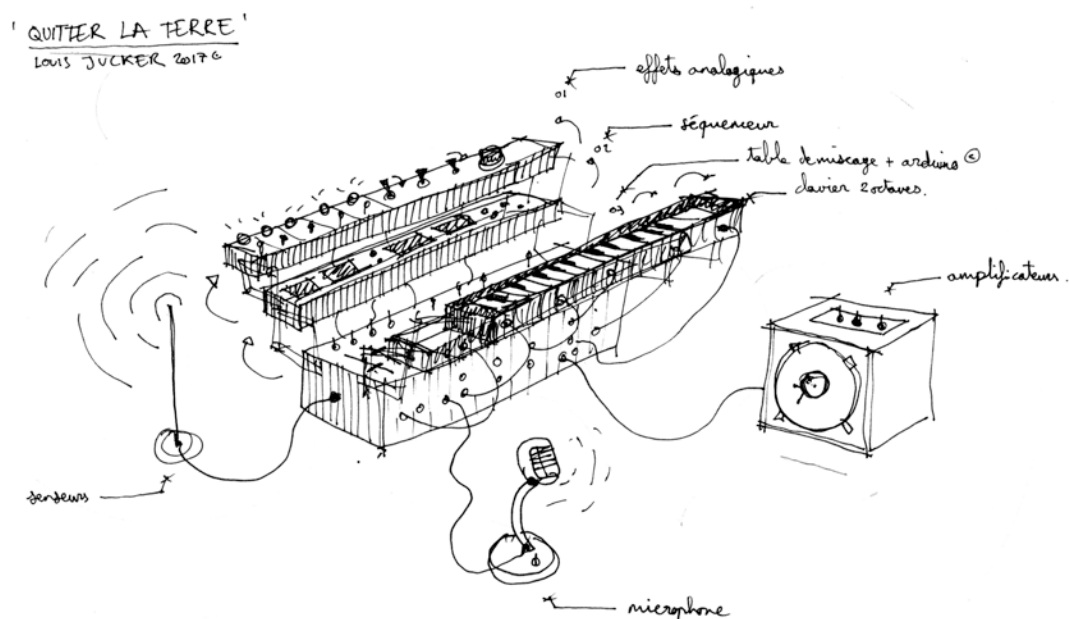
Musicien, Chanteur et guitariste, performer solo, artiste intégré au collectif d'Augustin Rebetez, compositeur de musique de théâtre, producteur d'enregistrements pour Hummus Records.

Diplômé (master) en architecture de l'EPFL à Lausanne en 2014. Résident à La Cité Internationale des Arts de Paris en 2015. Études musicales au conservatoire de La Chaux-de-Fonds, à la Jazz & Rock Schule de Freiburg (DE) et à l'EJMA de Lausanne.

3 albums solo publiés chez Hummus Records. Tournées internationales avec The Ocean Collective, Coilguns, Kunz. Produit de nombreux artistes suisses (Coilguns, The Fawn, Emilie Zoé, Antoine Joly, Julien Baumann, Wellington Irish Black Warrior, etc.).

Compose pour le théâtre avec notamment « Rentrer au Volcan » d'Augustin Rebetez au Théâtre de Vidy en 2015 et « Les Petites Filles Aux Allumettes » de Joel Maillard, Antoine Jaccoud et Philippe Vuilleumier au Théâtre ABC en 2016.

www.louisjucker.ch



REVUE DE PRESSE

LE PHARE NO 27, SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 2017, PAR CÉCILE DALLA TORRE

La vie en orbite

Dans *Quitter la Terre*, sa toute dernière pièce futuriste, l'auteur, comédien et metteur en scène Joël Maillard met l'humain en orbite et sonde le thème de la disparition avec brio, humour et irrationalité.

Disparaître de la surface de la planète pour sauver la vie sur terre. Être le dernier humain à copuler (en public) dans une station orbitale pour assurer la survie de l'espèce humaine. Dans le cosmos imaginé par l'auteur, la vie collective s'organise autour de bibliothèques vierges qui font écho à Borges et à sa *Bibliothèque de Babel*. Les crudivégétaliens y célèbrent la fête de la courge et remplissent des carnets qui forgeront « l'encyclopédie de tout ce dont on croit se souvenir », à contre-pied d'une société multipliant les supports de stockage. Après son *Cycle des Rien*, Joël Maillard n'en a pas ni d'explorer la question de la disparition, fil rouge qui traversait ses dernières pièces. Il invite ici, avec humour, à repenser les conditions de vie de notre humanité.

Ne plus rien dire (2012) mettait un homme mutique et révolté à nu, par l'entremise d'une jeune femme narrant l'histoire de son renoncement au monde, interprétée par Joëlle Fontannaz. Elle y piochait dans un sac des ébauches de projets non réalisés, dont certains utopiques. *Pas grand-chose plutôt que rien* (2015) proposait, aussi avec humour, un temps de réflexion sur les diktats de notre société de consommation. Dans *Quitter la Terre* – qui entame une longue tournée française avec la Fédération d'associations de théâtre populaire (FATP) après sa création à l'Arsenic –, l'auteur, comédien et metteur en scène lausannois est présent cette fois-ci sur le plateau, qu'il partage avec sa comparse Joëlle Fontannaz. Les interprètes campent deux présentateurs, Joël et Joëlle, invités à prendre la parole lors d'un colloque sur le sujet inattendu du dilettantisme. Bienvenue dans leur conférence, au cœur d'une pièce futuriste, loufoque et drôle, qui a tout de l'utopie dystopique et de la critique sociale, et passe nos modes de vie et de consommation à la moulinette. L'histoire que nous raconte d'abord ce duo complice et grotesque, micro en main, démarre autour d'une table où est posé un grand carton trouvé dans une cave. Ce dernier contient un « projet » pensé par une personne non identifiée. Le « projet » vise à régénérer l'espèce humaine dans un lieu galactique confiné. « La proposition émane d'un cerveau malade, d'une personne qui n'est pas adaptée aux normes sociales. En ce sens, c'est bien un cousin ou une cousine du personnage beckettien de *Ne plus rien dire* », explique Joël Maillard, dont l'imaginaire a été influencé par l'enfermement généré par Beckett.

Ici, contrairement à *Ne plus rien dire*, le « projet » se concrétise bel et bien sur scène, dans une scénographie à la fois rétro et visionnaire, entre projection Super 8 et vidéo 3D, qui nous propulse dans l'espace et les stations orbitales en forme d'ananas censées sauver l'humanité. « Que les deux personnages se fassent happer par le "pro- jet" et perdent toute distance relève de l'irrationnel. Le jeu oscille entre la présentation raisonnée de la conférence et une immersion délirante dans la vie en orbite », explique Joël Maillard, qui résume sa pièce à « un échafaudage d'idées parfois bancales formant un système cohérent. En premier lieu, celle d'une humanité qui pourrait s'éteindre brusquement ». Joël Maillard ne se targue pas d'être un n connaisseur de science-fiction, encore moins d'être un scientifique aguerri. « Normalement, un auteur de science-fiction se veut très rigoureux avec le domaine scientifique. Je viens d'un monde artisanal et je ressens la mise en scène comme cela. Comme un agencement d'idées, et non comme le développement d'un propos ou d'une thèse. On évolue effectivement dans la science-fiction, mais on ne s'installe pas dans le rationnel. » *Quitter la Terre*, une pièce écolo ? Le choix du thème du dilettantisme permet de présenter un sauvetage amateur, en même temps assez bien pensé dans ses détails, poursuit-il. « Cela me permet aussi d'être dilettante dans ma manière d'aborder un sujet extrême, celui de l'extinction de notre espèce. Je me suis peu documenté sur la sociologie du confinement et sur l'écologie. Finalement, je pars d'un lieu commun. » Pour que la réalité décrite dans la pièce puisse advenir, il faudrait qu'une superpuissance écologique dirige le monde, con e Joël Maillard. « Mais nous n'avons pas de velléité prédictive. » Le théâtre joue son rôle de nous divertir sur un sujet plus sérieux que drôle.

« UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE », 6 DÉCEMBRE 2017, JOURNAL EN LIGNE, PAR NICOLAS BRIZAULT

Quitter la terre, texte et mise en scène de Joël Maillard, Centre Culturel Suisse

Quitter la Terre. Quelle belle idée... Joëlle Fontannaz et Joël Maillard, ou Joëlle et Joël, nous expliquent au tout début d'un colloque étrange, comment des humains ont été « mis de côté » dans des capsules spatiales, les coupant pendant plusieurs générations des folies de la Terre, qui pendant ce temps-là voit peu à peu les humains restant, ne pouvant plus se reproduire, disparaître.

Ces capsules sont si spéciales en plus d'être spatiales que toutes leurs qualités nous sont décrites grâce à des petits carnets noirs, trouvés dans une caisse en carton, au fond d'une cave, et remplies de milliers de surprises.

Très vite, Joëlle et Joël ne sont plus de savants manipulateurs de colloque mais des êtres humains, parmi ceux pas trop bêtes, pas trop méchants et certes un peu perdus parfois, qui, sans le savoir, sauveront l'humanité. Et là, tout nous est expliqué, démontré, raconté, prouvé même et l'on plonge très vite dans cette folie pure. Des rires fusent ici ou là, oui, **Quitter la Terre** est assez drôle, mais surtout ces deux personnages font naître peu à peu un sentiment étrange de tendresse, nous n'y sommes plus habitués sur Terre, c'est vrai... Au tout début, on peut rester dubitatif face à des répétitions dont on a peur de se lasser, des petites lenteurs ici ou là. Et puis on part, on décolle, nous aussi on flotte dans la station, rejoignant les « cru-végétaliens » qui y refont le monde. La question est forte, le sujet pourrait donner naissance à un jeu lourd et mal puissant. Non, on se laisse perdre en suivant ce thème si bien soutenu par Joëlle et Joël. On comprend tout et rien et on en est de plus en plus heureux. Le temps n'existe plus, la mort est toujours là, elle, mécanique et très peu douloureuse, juste normale. Oui la normalité sauve le monde, c'est un peu ce que l'on apprend ici. Cela pourrait faire mal de le dire, être dangereux pourquoi pas, mais elle apparaît dans toute sa simplicité, si proche de la nature qui a toujours envie de faire l'amour, même de façon un peu surprenante, et tant mieux même !

Quitter la Terre. Pour y apprendre l'échange, pour ne plus savoir détruire, pour tenter de comprendre comment, pourquoi juger... Les questions se multiplient, volètent et fleurissent en de très belles réponses. Les points d'interrogations qui restent sont des pas en avant, de l'incroyable en somme. Joëlle et Joël nous entraînent, nous perdent, tout n'est plus que vague souvenir. Vraiment. Joëlle Fontannaz et Joël Maillard sont-ils vrais pour de vrai ? Difficile de répondre. Les jeux de lumières, les dessins multipliés sur fond d'écran, toutes ces sonorités vagues qui rebondissent en écho, cette poésie scientifico-amusante nous séduit grandement en tout cas, et **Quitter la Terre**, pour le résultat proposé, avec plaisir !

<http://unfauteuilpourlorchestre.com/quitter-la-terre-texte-et-mise-en-scene-de-joel-maillard-centre-culturel-suisse/>

L'ATELIER CRITIQUE, UNIL, LAUSANNE - JUIN 2017, PAR MAREK CHOJECKI

Guide pour sauver la Terre

Comment sauver la Terre ? Une question brûlante dans le contexte actuel, à laquelle s'attaquent Joël Maillard et Joëlle Fontannaz. Explorant une solution controversée dans laquelle une partie de l'humanité doit Quitter la Terre, la compagnie SNAUT, dont le nom est un hommage à un personnage du roman Solaris écrit en 1961 par Stanislas Lem, relève le défi de faire de la science-fiction au théâtre.

Le spectacle prend la forme d'une conférence. Les présentateurs, Joël et Joëlle, expliquent l'origine de leurs idées : un simple carton abandonné quelque part chez Emmaüs. À l'intérieur, des documents divers, lettres, carnet, feuille de route, plans, tout ce qui est nécessaire à la réalisation du projet de sauver la Terre. Ce projet, c'est un nouveau départ pour l'humanité qui se lie à un scénario de fin du monde : une sélection d'hommes et de femmes envoyés vivre, la mémoire effacée, dans des stations spatiales isolées, alors que le reste de l'humanité sur terre est condamné à l'extinction à cause de son infertilité.

Une histoire de science-fiction dystopique qui n'est pas sans rappeler *Les Fils de l'homme* de P.D. James ou *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury. Très vite, cette « conférence » s'attaque à des sujets captivants de la vie dans l'espace des « stationnutes », qui vivent dans des conditions toutes particulières : un lieu sans intimité où les seuls objets à disposition sont des carnets vierges et des crayons. Entre exposé scientifique et narration des aventures vécues sur la station sont abordés des thèmes tels que la mémoire, la sexualité, le crime, la mort ou encore le retour sur terre. Des sujets qui sont traités sérieusement, mais aussi avec beaucoup de légèreté et d'humour.

Alors qu'aujourd'hui nous sommes plus qu'habitué aux effets spéciaux, élément indispensable pour tout film de science-fiction dans l'espace, il est surprenant de voir comment les deux acteurs, avec de simples projections et des sons, arrivent à plonger le spectateur de manière tout aussi convaincante dans une aventure spatiale. Ainsi est proposée une visite guidée de la station spatiale par une projection d'images très simples en trois dimensions. Plus simple encore : l'aventure de la découverte du sas de décompression, jouée devant une image fixe d'un rétroprojecteur, en une sorte d'ombres chinoises, en plus sophistiqué. Le tout est accompagné d'effets de voix, mais aussi d'une musique synthétique futuriste des années 1980, jouée directement sur scène depuis une véritable boîte à outils modifiée en instrument.

L'esthétique des années 1980 est omniprésente, de l'apparence des acteurs en habits flashy aux rares objets présents sur scène : table, chaise, rétroprojecteur, projecteur à bobine. Un écart temporel qui permet dès le départ de garder une certaine distance face à cette solution pour sauver la Terre qu'on identifie comme issue d'un imaginaire obsolète du futur.

Cette mise en scène de science-fiction fonctionne avant tout grâce à une alternance très efficace entre la conférence et la représentation de la vie des « stationnutes ». Des basculements qui s'accompagnent de changements réguliers d'espaces scéniques avec une utilisation variée des multimédias. Les acteurs, sans confusion et avec humour, endossent divers rôles entre le conférencier et les « stationnutes ». Malgré le format de conférence explicative, *Quitter la Terre* absorbe ses spectateurs en les poussant à la réflexion et en leur faisant imaginer les scénarios de fin du monde.

Sans grands moyens technologiques, d'effets spéciaux, d'images de l'espace ou de vaisseaux spatiaux, la compagnie SNAUT fait *Quitter la Terre* au spectateur, le transportant vers un monde imaginaire lointain, nouveau, dans un texte intelligent et léger, dans un genre, la SF, inhabituel sur la scène, et qui fait du bien !

<http://wp.unil.ch/ateliercritique/2017/06/guide-pour-sauver-la-terre/>

L'ATELIER CRITIQUE, UNIL, LAUSANNE - JUIN 2017, PAR JOSEFA TERRIBILINI

Satire galactique

À la fois conférence flegmatique et drame science-fictionnel, *Quitter la terre* mélange les genres pour ébaucher un portrait de l'être humain risiblement touchant. Avec une nonchalance clownesque, Joël (Maillard) et Joëlle (Fontannaz) plongent dans l'imaginaire d'un vieux carton et en ressortent une question : expédiés en orbite dans une capsule spatiale, comment survivraient des hommes condamnés à vivre ensemble ?

Cela commence comme un colloque. Sur le plateau, un écran et un rétroprojecteur, une table bleue et deux intervenants. Elle en rose, lui en turquoise. Dans la lumière chaude de la salle, ils nous présentent un carton trouvé dans une cave, rempli de carnets de cuir noir. D'abord, on ne comprend pas. À qui étaient-ils, de quand datent-ils ? Du futur, semblerait-il. D'un futur post-apocalyptique imaginé par un génie inconnu croyant avoir trouvé le moyen « d'infléchir la tendance de l'Homme à bousiller son monde ». Sa solution est élémentaire : déclencher un cataclysme sur la terre, puis la repeupler. Mais son procédé, quant lui, est un peu plus compliqué...

Avant tout, se projeter dans le futur. Imaginer qu'il faille quitter la terre. À cause d'une baisse drastique de la fertilité, par exemple. Ensuite, élaborer des réserves à survivants (dans notre cas, des stations cylindriques de 500 lits chacune avec jardin intérieur, crayons et papier, bibliothèques vides, sans fenêtre ni tampons). Et puis, sélectionner les survivants. Puisqu'ils doivent vivre ensemble, ils doivent pouvoir s'entendre. Instaurer alors une amnésie générale. Pas de trait de caractère particulier, pas d'ambition, de carrière ou de religion. Seulement une masse. Enfin, ajouter de la musique pour calmer les esprits.

Telles sont donc les données de la grande expérience de pensée de cette pièce multiforme qui se module au fil des étapes. Sur fond de musique électronique, la vie dans la capsule se matérialise sur la scène par des artifices ingénieux : une projection sur l'écran du fond, elle derrière le tulle et lui devant, et la salle de conférence laisse place au grand hall du vaisseau. Les lumières baissent, un micro résonne et, soudain, le comédien voûté devant son schéma nous embarque avec lui dans le tunnel de la capsule. Entre deux diapos de PowerPoint, nous voilà ainsi ballottés dans ce monde de la médiocrité aseptisée, qui ne le restera pourtant pas bien longtemps.

Très vite, des questions concrètes. Que faire des corps des morts qui jonchent le sol de la station ? Où copule-t-on sans cloisons ? Comment faire caca en open space ? Peu à peu, ce qui avait commencé comme une hypothèse scientifique délirante voit ses spationautes s'autonomiser. Heureusement (ou malheureusement ?), les tendances de l'Homme semblent refaire surface. De même qu'on réussit à « insulter son ex au téléphone dans un train bondé » sans gêne, les survivants de *Quitter la terre* s'adonnent rapidement à des séances de fornication collective. Et quand arrive la première agression, le besoin d'établir un système judiciaire s'impose de lui-même. Politique, littérature, dessins. Danse : elle se jette dans ses bras, il la laisse tomber et elle aussi, elle se laisse tomber. Elle se relève. Elle se jette dans ses bras, il la laisse tomber et elle aussi, elle se laisse tomber. Elle se relève... Génération après génération, le microcosme se recrée une mémoire et redevient société. Irrépressiblement, ses habitants se rapprochent de leurs ancêtres terriens, disparus depuis longtemps lorsque les stations regagneront enfin la planète. Alors, entre deux rires et deux rêveries, on est amenés à se demander : éradiquer les hommes et tout recommencer, est-ce que ça changerait quelque chose ?

<http://wp.unil.ch/ateliercritique/2017/06/satire-galactique/>



CAPTATION DU SPECTACLE DISPONIBLE SUR :

www.vimeo.com/224828024

mot de passe : **Gaia**

POUR TOUTES INFORMATIONS COMPLEMENTAIRES :

Joël Maillard

+41 76 420 59 03

rien@snaut.ch

WWW.SNAUT.CH